EN IMAGES /// EUROPE JEUNES : LA FRANCE PREMIÈRE NATION ! P.4

FFK

KARATÉ MIX /// DIRECTION LES CHAMPIONNATS DE FRANCE P.17

DISTINCTIONS /// HIROSHI AOSAKA HONORÉ P.3

FÉVRIER 2024 **NUMÉRO #4**

OFFICIEL KARATÉ magazine



YASUNARI ISHIMI « Assumer la responsabilité »

DIONYS GROSS, LE MÉDECIN AUX MILLE HISTOIRES P.8

ÉDITO



© Denis Boulanger / FFKaraté



FIER DE VOUS **TOUS !**

Première nation européenne avec un record de titres... que d'émotions pendant ces trois jours à Tbilissi durant les championnats d'Europe jeunes.
Merci aux sportifs, au staff France, aux clubs et à leurs professeurs, aux familles, à la fédération.

Ce résultat est le fruit d'un travail mené depuis des mois pour construire une collaboration efficace entre les clubs et le staff, avec des échanges d'idées constructifs, des réflexions communes sur la règlementation, la préparation, et des partages lors des compétitions internationales... Mais aussi un calendrier national revu qui permet de sélectionner les sportifs plus tôt. Les moyens mis à disposition par la fédération ont permis au staff d'axer la préparation en régions et d'accentuer encore la cohésion : Pornic, Marseille, Nantes et tous ceux qui viendront nous rejoindre à l'avenir.

Les familles des jeunes athlètes ont également joué un rôle important car elles ont été impliquées au sein du groupe France. Nous allons encore améliorer nos actions dans les prochains mois afin de préparer les championnats du monde jeunes de la meilleure des manières. Nous vous le devons.

Dans cet Officiel Karaté Magazine, vous retrouverez le portfolio de l'événement... que de souvenirs ! Merci à tous.

Yann Baillon
Directeur Technique National

SOMMAIRE

ACTUALITÉS..... P. 3
EUROPE JEUNES
LA FRANCE PREMIÈRE NATION !..... P. 4
DIONYS GROSS
LE MÉDECIN AUX MILLE HISTOIRES .... P. 8
YASUNARI ISHIMI
« ASSUMER LA RESPONSABILITÉ » .... P. 12

Vous les avez manqués ?

→ Accédez ici aux numéros d'Officiel Karaté Magazine



Officiel Karaté Magazine
Publication de la Fédération Française de Karaté et Disciplines Associées
39 rue Barbès
92120 Montrouge
Directeur de la publication :
Francis Didier
Conception, mise en page et rédaction :
Agence éditoriale Sen No Sen
www.sen-no-sen.com

Ont collaboré à ce numéro :
Frédéric Bergeron, Laetitia Bertaux, Denis Boulanger, Emmanuel Charlot, Mélaine Cochonneau, Antoine Frandeboeuf, Bruno Hoffer, Olivier Remy, Célia Samson et le service communication de la FFKaraté.

COMMENT LIRE VOTRE MAGAZINE ?

- En ligne en mode vertical (affichage page simple) ou horizontal (affichage doubles pages).
- En téléchargeant la version pdf (Page par page ou numéro complet).
- Vous pouvez aussi partager la publication à vos licenciés et à tous les passionnés.

ACTUALITÉS

DISTINCTION /// HIROSHI AOSAKA HONORÉ


© FFKaraté


© FFKaraté

C'est un moment aussi émouvant que symbolique auquel l'expert Hiroshi Aosaka était convié le mardi 6 février dernier par l'Ambassade du Japon et son ambassadeur Makita Shimokawa. Ce dernier avait en effet la responsabilité de remettre, au nom du gouvernement japonais, un diplôme d'honneur au fondateur français et européen du shorinji kempo, pour toutes ses années d'investissement. Plus de cinquante ans de passion, de transmission, de lien aussi entre les deux pays. Pour cette soirée intime, la quasi totalité des professeurs japonais lui avaient l'honneur de répondre à l'invitation : Yukinobu Shimabukuro (uechi-ryu), Seisuke Adaniya (shorin-ryu), Eiji Kawanishi (shito-ryu), Ryozo Tsukada (shito-ryu), Tsutomu Kamohara (shukokai), Zenei Oshiro (goju-ryu), Yuchi Sato (shotokan-ryu)... Lesquels assistaient notamment à une démonstration des élèves du maître dans le grand salon de l'ambassade. L'occasion pour Francis Didier, le président de la fédération, accompagné de Bruno Verfaillie, de partager ses connaissances sur les grades et de souligner l'importance de les incarner avec dignité comme le fait Hiroshi Aosaka, 9e dan. « *Les Français savent les choses, souvent avec beaucoup de pénétration, mais ne se sentent pas profondément concernés par les principes,* nous rappelait récemment Aosaka sensei. *Les Japonais sont aussi les héritiers d'une très longue histoire, mais à laquelle j'ai l'impression qu'ils sont plus fidèles. Je veux dire par là que les éléments de notre éducation sociale et morale sont les éléments fondamentaux de notre vie, ceux sur lesquels nous nous appuyons et que nous approfondissons. C'est peut-être lié à notre culture religieuse... Par exemple, les enfants apprennent la propreté dès l'enfance, qui est aussi le premier des commandements shinto. Les principes dont je parle, nous les connaissons tous : fiabilité, respect, courage, politesse, gentillesse... Les budo sont une expression de la culture japonaise et, à ce titre, sont proches de ces enjeux. Le shorinji kempo n'est pas un sport, il enseigne une ligne de conduite.* » Des paroles qui pèse de la part de cet héritier de six cents ans d'histoire samouraï, né à Tsukumishi, dans la préfecture de Oita, île de Kyushu, lequel a reçu un hommage aussi prestigieux que mérité. ■

MÉDIAS /// OLIVIER BEAUDRY AU MICRO

C'était une expérience nouvelle et il s'en est parfaitement sorti : Olivier Beaudry, Directeur Technique National Adjoint a mis le bleu de chauffe lors du dernier Open de Paris pour commenter la compétition pour, la chaîne Sport en France. « *C'était différent de ce que je peux connaître en tant que coach, nouveau, mais passionnant et avec un peu de pression aussi pour être à la hauteur de l'engagement des athlètes* » a expliqué l'ancien champion d'Europe. Une nouvelle voix pour le karaté français qui a réussi son Open lui aussi. ■


© FFKaraté

EUROPE JEUNES
LA FRANCE PREMIÈRE NATION !

Construire, c'était l'objectif lors des championnats d'Europe cadets, juniors et espoirs de Tbilissi (Géorgie). Le résultat va au-delà des espérances : 14 médailles dont sept titres continentaux. Les signes d'un solide travail entre le staff national et les clubs formateurs. Du solide pour envisager l'avenir.


2


1



3

Denis Boulanger
FFKaraté

1 Maï-Linh Bui, apporte à la France et à son club d'Annecy un titre de vice championne d'Europe juniors.

2 4 Le kata dans tous ses états : vague d'émotions difficiles à contenir pour le trio Maï-Linh Bui - Julia Vilanova - Ninon Vaucelle-Spelle (Annecy Dojo Karaté), en or, alors que Tom Peltier (Mabushi Veigne Karaté), Enzo D'Onghia (AASS Sarcelles) et Tom Courtois (Fontenay Karaté Shotokan) décrochent le bronze.

3 Un junior plein d'impact ! Adam Tadjer (Karaté Élite Argenteuil) décroche le titre européen en +76kg.

5 Un yoko-geri qui claque et voici la junior Sydney Yvon (Karaté Elite Argenteuil) en or en -59kg.

6 Poids léger (-50kg), mais maximum d'efficacité : Chloé Breuzard (IGKDF Vanves) a dominé la concurrence pour aller chercher le titre chez les espoirs.

7 La rage d'Amine Hellal (Karaté Élite Argenteuil), sacré champion d'Europe espoirs en -60kg.



4



5





6



7







Olivier Remy
Sen No Sen



1 Un joli coup de pied venu du Sud : la junior Silya Abdesselem (CADK Arles) se pare de bronze en - 53kg.
2 L'or pour Faith Porquet (Club Sauvegarde de Besançon), en juniors -66kg.
3 Médaillé de bronze chez les espoirs, Lucas Hoffman (ASS Sarcelles) confirme la bonne santé du kata français.
4 De l'impact et du bronze : Éva Livet (Samourai 2000), sur le podium des cadettes +61kg.
5 Derrière les Da Costa, voici le jeune Léo Lambert ! Le cadet de l'USL Mont-Saint-Martin s'offre l'argent chez les cadets -57kg.
6 Vice champion d'Europe : Thomas Klemz (CKS en Pays Créçois) se hisse en finale continentale cadets. Prometteur.
7 Un autre cadet en feu ! Lenny Malcoiffe (Azur Team Karaté) met tout le monde d'accord et s'offre le titre en +70kg.



5



6



7



DIONYS GROSS

Le médecin aux mille histoires

TOUS LES PASSIONNÉS DE KARATÉ ONT DÉJÀ CROISÉ SON CHEMIN, MAIS PEU LE CONNAISSENT RÉELLEMENT. FIGURE FAMILIÈRE, UN BRIN ÉNIGMATIQUE, QUI EST DIONYS GROSS, MÉDECIN BÉNÉVOLE SUR LES TATAMIS DEPUIS PLUSIEURS DÉCENNIES ? RÉCIT D'UN PARCOURS DE VIE HORS DU COMMUN ET D'UNE DÉVOTION TOUJOURS DANS LA DISCRÉTION.

C'est au fond d'une allée, rue du Temple à Paris, dans une petite salle de danse, que l'histoire entre Dionys Gross et le karaté commence. « *Des amis m'avaient parlé de cette discipline, et j'ai trouvé le mélange de technique et de valeurs très intéressant. Je me suis donc rendu à mon premier cours, et j'ai commencé le karaté avec Georges Zsiga. C'était il y a bien longtemps, dans les années 1960, mais je m'en souviens encore très bien.* » Cette passion naissante pour le karaté dans les rues de Paris tranche avec les premières années de sa vie, marquées par une enfance et un quotidien bien loin de la capitale. « *Je suis né en 1936 dans la petite ville de Cernauti. À l'époque, elle faisait partie de la Bucovine, en Roumanie. Aujourd'hui, elle est devenue Tchernivtsi, ville ukrainienne. J'y ai passé le début de mon enfance, puis j'y ai vécu la Seconde Guerre mondiale et l'arrivée des Russes.* » Alors que ces derniers envahissent progressivement la Bucovine dans les années 1940, Dionys et ses parents fuient direction Bucarest, à cinq-cents kilomètres plus au Sud. « *Nous y sommes restés trois ou quatre ans tout au plus. Puis, dès que nous avons pu partir, nous l'avons fait. Nous voulions être le plus loin possible des Russes.* »

UNE ARRIVÉE EN FRANCE TEINTÉE D'ESPOIR

Leur destination ? La France. Dionys y met les pieds pour la première fois en 1948, à l'âge de douze ans, après avoir fui les tumultes de l'Europe de l'Est d'après-guerre. Il y trouve refuge et espoir. « *À l'époque, il fallait pouvoir être invité par quelqu'un pour venir en France,* rappelle-t-il. *La demi-sœur de ma mère et son mari, tous deux médecins, nous ont alors envoyé un avis de réception, et nous ont accueillis à Villiers-sur-Marne, en région parisienne.* »



Avec Franco Roman, responsable de la commission médicale de la FFK.



Son intégration a été marquée par un intense apprentissage de la langue et de la culture. *« Mes parents m'ont mis dans une maison d'enfants, comme on disait alors, à Maisons-Lafitte, dans les Yvelines. J'étais obligé d'y pratiquer le français. Et je suis ensuite allé au lycée Marcel Roby, à Saint-Germain-en-Laye. Ça m'a permis de m'intégrer dans ce pays qui m'était inconnu.* » Les années passent, et une question, *« Que veux-tu faire plus tard ? »*, se fait de plus en plus pressante. Le cœur et la raison se battent, mais la raison l'emporte finalement, encouragée par ses parents. *« J'ai toujours fait de la musique, j'ai même été batteur dans des orchestres de jazz. J'adorais ça et j'ai pensé à en faire mon métier. Mais mon père commerçant et ma mère tricoteuse, en tant que réfugiés, ont insisté pour que je choisisse un métier plus stable. Je suis alors devenu médecin, et j'ai dû arrêter le jazz.* »

LA RAISON… ET LA PASSION

Si la médecine n'était pas son premier choix, la carrière de Dionys Gross a cependant toujours été guidée par un intérêt profond pour le corps humain et les relations avec les patients, une quête de connaissances et l'empreinte essentielle de la relation aux autres. Franco Roman, responsable de la commission médicale de la FFKDA est élogieux quand il s'agit de parler de son confrère devenu ami. *« La profession médicale telle qu'il la pratique, c'est un idéal, c'est servir, être au plus proche du serment qu'il a fait. C'est la chose la plus importante pour lui, c'est l'âme de sa vie.* » Spécialisé en stomatologie puis en chirurgie maxillo-faciale, Dionys Gross, « l'homme aux sandales » – *« Pourquoi ? Je les porte depuis quelques années, juste parce que je me sens libre comme ça* » s'amuse-t-il de

« J'ARRÊTERAI LE JOUR OÙ J'AURAI L'IMPRESSION D'AVOIR PERDU MON DISCERNEMENT PROFESSIONNEL »

la question – a tout de même quitté son pays d'accueil pour aller se perfectionner en Suisse dans les années 1970. « *Quand je me suis passionné pour la chirurgie maxillo-faciale, j'ai demandé une place d'assistant dans l'un des plus grands services en la matière, et j'ai été accepté. J'ai laissé tomber tout ce que j'avais à Paris, et je suis parti vivre à Zurich pendant cinq ans.* » Mais la famille lui manquait. Il rentre alors à Paris et y continue la chirurgie. À l'âge de soixante-cinq ans, l'hôpital Saint-Antoine lui rappelle que la retraite ne peut plus attendre. Un petit déchirement, mais aussi un nouveau chapitre. « *J'aurais aimé rester à l'hôpital encore une bonne dizaine d'années. J'en étais capable. Mais cette déconvenue m'a au moins permis d'avoir plus de temps à consacrer au karaté et je continue à travailler quatre jours par semaine en clinique.* »



TRAVAILLER AVEC EMPATHIE

Corps et cœur de sportif, Dionys Gross a d'abord pratiqué la course à pied. Des marathons à New York, à Zurich, à Paris, avant le karaté, un parcours martial qui l'a mené à la ceinture noire. La pandémie de Covid-19 a donné le clap de fin à sa pratique, mais il n'est jamais resté bien loin des tatamis. « *Je suis membre de la commission médicale depuis de nombreuses années. Je n'ai donc jamais arrêté d'intervenir sur les compétitions. Désormais, je suis présent sur une dizaine par an, et je n'ai pas du tout l'idée d'arrêter. Je ne me lasse pas parce qu'il y a toujours quelque chose à apprendre, des échanges, comme ces katas des Japonais du dernier Open de Paris. Quelle classe ! Quant à moi, je ne ressens pas du tout ces week-ends comme du travail. J'arrêterai le jour où j'aurai l'impression d'avoir perdu mon discernement professionnel.* » Ce qui l'aide à tenir le rythme du haut de ses... quatre-vingt-sept ans ? Ses collègues de la commission, un lien social essentiel, lui qui n'a pas fondé de famille. « *Nous sommes un groupe uni et ça, c'est fondamental. On s'entraide, on se soutient, on se voit très régulièrement en dehors. On ne passe pas une semaine sans un coup de fil. J'ai même passé le réveillon du nouvel an avec Dionys. Cette amitié compte beaucoup pour nous, personnellement et pour bien faire notre travail, car nous avons des compétences complémentaires* », pose Franco Roman, fier de cette équipe de médecins qui œuvre dans l'ombre pour assurer la bonne santé des athlètes, rappelant que « *derrière chaque visage se cache une trajectoire personnelle* », pour le moins forte en ce qui concerne son acolyte, modèle de modestie. « *Je n'ai jamais eu d'ambition démesurée. Je voulais juste travailler correctement et avec empathie. Et je suis en paix avec ça* », glisse Dionys Gross, un presque anonyme du karaté français dont l'histoire mérite d'être contée.

Denis Boulanger
FFKaraté

Mélaine Cochonneau
Sen No Sen

HOMME CLÉ DU KARATÉ ESPAGNOL ET DE SA SUPÉRIORITÉ EN KATA EN COMPÉTITION, YASUNARI ISHIMI EST AUSSI LE GRAND EXPERT DU STYLE SHITO-RYU QUI RASSEMBLE L'EUROPE. UN PARCOURS HORS DU COMMUN, UNE PRÉSENCE ET UNE EXPERTISE QU'IL PARTAGEAIT IL Y A QUELQUES JOURS EN FRANCE.

YASUNARI ISHIMI

« Assumer la responsabilité »

Ishimi sensei, pouvez-vous nous parler de vos débuts ?

J'étais dans une famille, un entourage de pratiquants des arts de combat japonais. Quand j'étais à l'école primaire, juste après la Seconde Guerre mondiale, il y avait de nombreux réfugiés d'Okinawa dans ma région. Leurs enfants étaient avec nous à l'école. Ils étaient très forts dans les fêtes et les jeux sportifs et ils s'entraînaient à quelque chose qui me paraissait très intéressant. C'est mon premier contact. À dix ans, j'ai commencé avec un ami qui pratiquait déjà. C'est comme cela que j'ai fait ce que je croyais être du karaté, en fait c'était du kyushin ryu, une école japonaise de jutsu avec beaucoup d'atemi-jutsu. J'ai aussi débuté le goju-ryu dans mes années de lycée avec un élève de Chojun Miyagi. J'ai pratiqué assidûment jusqu'à la fin de ma scolarité. À dix-huit ans, je suis allé à l'université de Kobe et je me suis bien sûr inscrit au club de l'université, qui était dirigé par Yoshiaki Tsuzikawa Sensei. Il enseignait le shito-ryu et c'était un élève direct de Kenwa Mabuni. Comme j'étais déjà un pratiquant avancé, il m'a recommandé pour le dojo de Kenei Mabuni Sensei, le fils du fondateur du shito-ryu.

Cela fait beaucoup de diversité… Que vous a-t-elle appris ?

Vous savez, à l'époque, il n'y avait pas tant de différences que cela entre le shito, le goju et le reste. Aujourd'hui, on aime bien faire des différences et accentuer les spécificités mais, dans ma jeunesse, ce n'était pas le cas. Et, pour ma part, je n'étais pas très conscient de ces subtilités. Yoshiaki Tsuzikawa Sensei et Kenei Mabuni Sensei étaient mes maîtres. J'avais une relation extrêmement forte avec Yoshiaki Tsuzikawa, qui était proche de ses élèves, et de moi en particulier. Avec Kenei Mabuni, c'était un entraînement traditionnel, avec un travail technique soutenu à base de répétitions. À l'université, avec Tsuzikawa Sensei, nous avions une approche que l'on qualifierait aujourd'hui de sportive mais, dans la mentalité, nous nous référions aux codes guerriers anciens. Il insistait sur l'autodiscipline et le



© Denis Boulanger / FFKaraté

contrôle de soi, la dimension mentale de notre pratique. Il m'a enseigné ce que devait être un Japonais pratiquant les arts de combat. Cela dit, il était très humain, très attentif. Je pouvais lui parler de tout, comme à un père. Il est mort à quatre-vingt-dix-sept ans et je suis allé le voir régulièrement jusqu'à la fin.

Pourquoi êtes-vous parti à l'étranger ?

À l'époque, la mentalité du karaté dans les universités était assez nationaliste. Moi, je me voyais un peu comme le héros du *Dernier Samouraï*. Pas le personnage joué par Tom Cruise dans le film, mais l'autre, Katsumoto, le rebelle. Au Japon, il existait des mouvements sociaux à l'époque, et des étudiants communistes bloquaient l'université. Je me suis dit : « *puisque c'est comme ça, je vais voyager* ». Je suis arrivé en France par le Transsibérien, j'ai hésité à m'installer en Italie, et je suis finalement allé vers l'Espagne. La mentalité méditerranéenne m'a plu. Moi qui avais l'esprit peu ouvert et la mentalité étroite, j'ai aimé le contraste avec la liberté que je percevais en Espagne. Tout était tellement plus flexible, et j'ai réalisé que c'était bien aussi. D'ailleurs, moi qui suis un Japonais shintoïste, je crois à la métempsychose *(migration des âmes, NDLR)* et je pense avoir été un Arabe en Espagne dans une autre vie. Mais si je développais là-dessus, cela nous emmènerait trop loin !

Comment avez-vous commencé à enseigner ?

Normalement, j'étais censé faire mon doctorat. Mais, dans la résidence où j'étais, il y avait un dojo. On m'a proposé d'y enseigner le karaté. Par la suite, j'ai fréquenté une petite dizaine de dojos en même temps, à une époque où, tout de même, le karaté n'était pas autorisé dans l'Espagne de Franco. Alors il ne fallait pas dire que c'était du karaté ! J'ai fini par ouvrir mon propre dojo en 1970. Je n'ai jamais eu mon doctorat, mais j'ai enseigné le karaté... Ce fut ma chance.

Quelle est la spécificité du shito-ryu pour vous ?

On parle souvent du style shito-ryu ou du style shotokan mais, ni le shito-ryu, ni le shotokan ne sont des styles. Ce sont des écoles. Il n'y a que trois styles : *naha-te, shuri-te et tomari-te*. *Shuri-te*, c'est la vitesse, la virtuo-

« On parle souvent du style shito-ryu ou du style shotokan mais, ni le shito-ryu, ni le shotokan ne sont des styles. Ce sont des écoles »



© Denis Boulanger / FFKaraté

sité technique. *Naha-te*, c'est la respiration, la tension physique. *Tomari-te*, c'est la dimension chinoise, inspirée d'un style authentique du sud de la Chine. Kenwa Mabuni a commencé, tôt dans sa jeunesse, par l'apprentissage du *shuri-te* avant d'aborder celui du *naha-te*, et il a ensuite travaillé avec de nombreux maîtres. C'était le meilleur connaisseur de son époque, il connaissait de très nombreux katas, et a su harmoniser les principes différents des styles qu'il avait étudiés. Je crois que c'est ce qui fait l'intérêt du shito-ryu.

Sur quel type de travail insistez-vous aujourd'hui ?

Pas sur le karaté sportif évidemment, ni même le karaté traditionnel tel que je l'ai fait pendant des années, mais sur le mouvement, la conscience de soi. C'est pour cela que je m'astreins moi-même à faire du tai-chi et du qi gong. Dans le karaté que j'enseigne, une grande place est accordée au travail sur la respiration, les respirations devrais-je dire, comme on le retrouve dans les systèmes bouddhiste et taoïste.

C'est-à-dire ?

La clé est de s'ouvrir, c'est le message des arts martiaux, que l'on parle de karaté, de tai-chi, de kendo, de judo, d'aïkido, de jiu-jitsu... C'est comme cela que l'on m'a enseigné le karaté, mais c'est aussi le chemin que nous devons emprunter, en étant attentif à ne laisser personne sur le bord du chemin car chacun avance à son rythme. À mon âge (*quatre-vingts ans, NDLR*), je suis sur le bon chemin, je pense. Et c'est parce que je suis concentré sur ce chemin que j'enseigne mieux. Certes, le monde a changé partout autour de nous : l'industrie, l'agriculture, la révolution numérique ont bouleversé notre rapport au monde, le karaté lui-même change, mais ce qui demeure, c'est le plaisir simple de pratiquer avec sincérité et la satisfaction que cela maintient en bonne santé, en utilisant le corps correctement pour s'équilibrer mentalement.

On vous sent serein...

Passer du temps à pratiquer le karaté, donner des cours dans cet état d'esprit, tout cela m'apporte de la sérénité. Mais je suis aussi allé puiser dans la lecture et les neurosciences... Atteindre la maîtrise, cela demande à emprunter ce chemin dont je parlais, plus ou moins long. C'est la fourmi qui va chercher des matériaux – pour nous des connaissances, les techniques et les postures justes, les porte et les ordonne pour bâtir quelque chose de solide. En shito-ryu, je crois que nous avons un héritage qui permet, non de gagner du temps pour un chemin plus court, mais de s'ouvrir plus facilement, notamment au travail de respiration diaphragmatique. C'est la clé pour moi, c'est même plus important que de manger... Personnellement, je fais ce travail de respiration tous



© Denis Boulanger / FFKaraté

Avec Alain Galiana, qui veille sur le style shito-ryu en France.

les jours, tous les matins pendant une bonne demi-heure, même quand je suis en déplacement, en famille. Je ne peux plus montrer avec autant de puissance que lorsque j'étais jeune, mais je suis en capacité de mieux enseigner, avec davantage de connaissances, c'est certain.

Vous effectuez des stages partout en Europe, qui sont surtout des rendez-vous réguliers avec les pratiquants de shito-ryu. Est-ce une relation particulière ?

C'est exactement ce que je ressens et j'espère que les élèves aussi ! C'est vrai qu'en tant qu'expert, nous sommes amenés à faire un stage ici, un autre là, mais j'ai personnellement la chance d'avoir créé plus que ça avec les Français, les Belges, les Hongrois aussi, des pays avec lesquels les liens sont très solides, grâce à des professeurs très impliqués, de bons professeurs d'ailleurs, je dois le dire. Je ne suis pas très riche, je ne suis pas très célèbre, mais nous avons créé ce lien très fort tous ensemble et cela a beaucoup de valeur, je me sens chanceux.

Comment décririez-vous la relation avec la France justement, avec Alain Galiana notamment, qui organise vos séjours ici comme c'était le cas il y a quelques jours ?

Pour moi Japonais, qui vit en Espagne depuis plusieurs décennies maintenant, la France, c'est le pays de la culture, de l'ouverture, une forme de compréhension des arts martiaux aussi, de ses principes, de ce qu'ils ont à dire au monde et à apporter à la société, une vision supérieure au Japon par exemple où le karaté est finalement de plus en plus devenu un sport.



© Alexis Sciard / FFKaraté

Ressentez-vous une responsabilité à insister sur cet aspect du karaté ?

Cela fait partie du rôle du professeur, oui : c'est notre responsabilité de réunir les gens, notre responsabilité mutuelle à nous élever et à progresser ensemble. Dans la rigueur et le travail, mais pas dans l'austérité, avant tout dans le plaisir. Je dis souvent à mes élèves que lorsque l'on termine le cours, tout le monde est pareil : on boit de la bière, du vin, on rit, on se confie, tout le monde est au même niveau. Après, tout est question de motivation. Je ne sais pas jusqu'à quand je pourrais être là, mais j'aimerais encore pouvoir être sur le tapis dans dix ans.

Qu'est-ce qui vous motive ?

Depuis mes quatre-vingts ans, je suis de plus en plus heureux ! J'aime sincèrement le karaté, j'ai toujours envie. Cela peut paraître étrange et quand je parle avec mes amis japonais, la plupart disent que le karaté, à cet âge, c'est fini. C'est vrai : je peux moins bouger que par le passé, j'ai eu deux cancers, j'ai des plaques, des cicatrices, des genoux qui grincent, mais je me sens bien.

« Je n'ai jamais eu mon doctorat, mais j'ai enseigné le karaté… Ce fut ma chance »

Denis Boulanger
Alexis Sciard
FFKaraté

Olivier Remy
Emmanuel Charlot
Sen No Sen



Karaté Mix / Light Elites

CHAMPIONNAT DE FRANCE 2024

Minimes / Cadets
Juniors / Séniors / Vétérans

17-18 FÉVRIER





Dojo de Paris
(INJ)
Paris (14e)

+ D'INFOS SUR **FFKARATE.FR**

FÉDÉRATION FRANÇAISE KARATÉ